

Le lambeau de Philippe Lançon

Daniel Laforest

Numéro 267, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90955ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laforest, D. (2019). Compte rendu de [*Le lambeau* de Philippe Lançon]. *Spirale*, (267), 47–49.

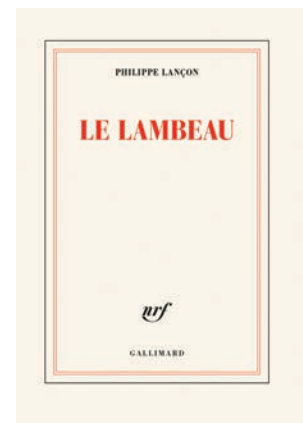
L'encre et la bave

Vers 10 h 30 dans l'avant-midi du 7 janvier 2015, le journaliste et écrivain Philippe Lançon a acheté un yogourt à boire en pensant à Michel Houellebecq, qu'il devait interviewer la semaine suivante, et à son roman *Soumission*, qui paraissait le jour même. Il l'a bu en chemin vers une petite rue du 11^e arrondissement de Paris où se trouvaient les locaux anonymes du journal satirique *Charlie Hebdo*, qui vivait dans la coquille surannée de son anarchisme gaillard avec un budget et un lectorat en chute libre. Une heure plus tard, tout juste après 11 h 30, Philippe Lançon a commencé une nouvelle vie, affalé, la tête courbée contre un mur glutineux de sang, la bouche encombrée par les miettes flottantes de ses propres dents, l'avant-bras ouvert sur sa chair « *qui ressemblait à du foie de veau* », à demi-couché sur un corps avec les jambes d'un autre lui entravant le bassin, le regard fixé sur une petite motte de cervelle échappée du crâne de son collègue et ami Bernard Maris, gisant à quelques centimètres. L'attentat contre *Charlie Hebdo* venait d'avoir lieu. Il a laissé douze morts et onze blessés graves. Le dieu dont le nom était clamé à chaque balle tirée par les assassins islamistes est resté coi. Dans les minutes hallucinantes de l'après-coup, parmi les morts tassés les uns contre les autres, « *se tenant presque par la main* », s'est plutôt installé un « *silence qui sculpte le temps* ». Philippe Lançon ne le savait pas encore, mais il lui manquait la moitié inférieure du visage. Les tueurs avaient visé systématiquement les têtes, à bout portant. Lui se fera dire plus tard qu'il est miraculé : il n'a perdu que la lèvre, la mâchoire et le menton. « *On aurait dit un steak. On ne pouvait plus distinguer la chair de l'os, ce n'était qu'une bouillie qui pendait* ». Il recommencera à écrire bien avant de recommencer à parler.

LE LAMBEAU

PHILIPPE LANÇON

Gallimard, 2018, 510 p.



SURVIVRE À « UN HOQUET DE L'HISTOIRE »

La dimension d'un drame réel ne tient à l'intérieur d'aucun récit. À plus forte raison, le mot drame est trop civil pour désigner la violence telle qu'elle s'exerce à nu. C'est un mot qui évoque une structure, avec des épisodes dont l'alignement entretient, aussi ténus soient-ils, des rapports de nécessité avec les vies et les mémoires de ses protagonistes. Les désastres qui touchent à l'insoutenable, on les nomme tragédies. Mais c'est encore une manière de se tenir avec eux dans la dramaturgie du langage et du sens, quand bien même leur frontière serait le silence désespérant des dieux. La description ahurissante de l'attentat, à la fois clinique et intériorisée, occupe deux courts chapitres au début du pavé de 500 pages de Philippe Lançon, qui a tout du témoignage et rien du roman, et où le mot tragédie n'apparaît pas une fois. Lançon est passé de l'autre côté de ce qui définit le drame. Il n'est pas de scène imaginable, au sens théâtral, pour l'événement dans lequel il s'est trouvé pris. Il a survécu à « *un hoquet sanglant de l'Histoire et de [sa] propre vie* », hoquet dont il s'est vu forcé d'habiter l'interminable résorption. Il faut insister sur ce mot d'interminable, car *Le lambeau* ne cède pas à l'idéologie volontariste de la rémission envers et contre tout. La réparation faciale complète de son auteur n'est pas plus garantie que ne le sont l'arrêt des attentats terroristes. Tout indique que la victime d'un événement aussi inconcevable – cela même pour un journaliste au long cours comme Lançon, qui a vu les Balkans, l'Afghanistan et l'Irak – est appelée à devenir une espèce de philosophe de la question temporelle. Ayant vécu l'expérience de sa plus terrible contraction avec le surgissement de la mort systématique au cœur de la banalité, puis ayant éprouvé aussitôt sa distorsion dans la panique engourdie de qui se découvre vivant dans un charnier frais, Lançon n'arrive plus à croire que le temps soit un repère d'une quelconque fiabilité dans la reconstitution de ce qui a eu lieu.

Le lambeau replonge à coup sûr dans les journées de stupeur qui ouvrirent la blême année 2015 à Paris. Mais là n'est pas son vrai propos. Vers la fin du livre, Lançon s'achète à nouveau un yogourt à boire et s'en met partout. On a greffé l'os de son péroné à l'endroit de sa mâchoire arraché et le lambeau de peau rabattu sur le bas de son visage fusionne mal. Il bave sans arrêt. De fait, la bave est le motif inentamé dans le cortège d'interventions et de transformations qui occupe la majeure partie du livre. Presque un an a passé. Lançon n'est quasiment pas sorti de l'hôpital. Il n'a pas ressenti le besoin de le faire. Cette période alitée ou en chirurgie, en physiothérapie ou en communication muette avec visiteurs amis, amoureuses ou dignitaires gouvernementaux (un François Hollande en apparition primesautière) défilant à son chevet, constitue le gros du livre qui se révèle ainsi, peu à peu, comme un témoignage singulier sur le temps secret

et énigmatique des soins prodigués aux grands blessés. *Le lambeau* n'a peut-être de dramatique que l'inévitable irrésolution qui le rattache à l'expérience vécue dans sa brutalité a-signifiante. « *La chambre est l'endroit où les mots crèvent, s'éteignent. Je n'en suis pas sorti. J'ai toujours l'impression que ce que j'écris est de trop* ». Lançon insiste sur une phrase qu'il a lui-même écrite et qui, à force d'être répétée sous l'effet de la morphine, devient une antenne opaque où s'abîme tous les sens possibles de la tuerie : « *Et soudain, mon dieu, ils ne riaient plus* ». Vous vous êtes réveillé défiguré parmi vos collègues morts avec qui vous blaguiez politique, religion et littérature quelques secondes auparavant, fusillé par la bêtise qui confond l'absolu avec un texte vieux de quinze siècles, cela dans une France hystérisée par cette menace qu'elle voit désormais partout et dont votre « drame » est devenu la synecdoque. Mais bon, allez-y, vivez ! Continuez cette vie que vous avez eu la chance, vous au moins, de ne pas voir réduite à un petit tas de cervelle sur un plancher beige. Philippe Lançon balance entre cette injonction à laquelle la culpabilité des survivants l'empêche de répondre et la crainte de s'attacher d'une façon délétère au sas hospitalier qui le sépare du monde. « *Ceux qui entraient dans la chambre avaient, en dehors d'elle, moins d'existence que des personnages de roman, une fois le livre fermé. Je ne parvenais plus à les imaginer en dehors du cercle réduit de ma propre vie* ». *Le lambeau* est le livre d'une reconstruction physique dont il n'est pas certain que l'intégrité mentale et spirituelle de son auteur ait suivi le cours.

L'HÔPITAL COMME REFUGE

La colère, cela dit, est absente. Lançon s'est-il appliqué à la taire ? On en a l'impression quand des passages, qui commencent sur une pointe acérée, se font vite évasifs, et où le commentaire sociopolitique que le lecteur, pour le meilleur et pour le pire, peut se croire en droit d'attendre, paraît se dissoudre dans l'équivocité : « *J'ai insisté sur le fait que je n'avais aucune colère envers les tueurs et que je ne les reliais pas aux musulmans. Ma période "politiquement correcte" – ou si l'on préfère, évangélique – venait de commencer. Depuis mon petit Golgotha hospitalier je voulais ne penser de mal de personne et j'ai toujours regretté par la suite [...] cet état de suspension complet, intime, des hostilités.* » *Charlie Hebdo* fait aussi l'objet de cette pensée hésitante qu'on dirait vouloir lâcher prise sur l'Histoire alors même qu'elle s'y accroche de l'autre main : « *J'ai senti ces jours-là comment un journal comme Charlie participait du contrat social français – ou plutôt, de ce qu'il en restait. La plupart n'auraient jamais signé ce contrat si on le leur avait tendu ; mais il n'était pas nécessaire de le signer pour en vivre, même malgré soi.* » Ils furent nombreux à souligner la symbolique de l'attentat sur cet hebdomadaire issu des années gaullistes surnageant dans notre époque prompte à

étouffer la dérision et la satire sous une accumulation de chapes identitaires. La portée sociale profonde de cet anachronisme reste encore à sonder toutefois. *Le lambeau* nous indique en sous-main quelques pistes à cet effet.

Mais si la colère ne s'élève dans aucune ligne du texte, c'est d'abord parce que Lançon apaise ce que seraient ses crispations en s'identifiant au milieu même où prend place son épreuve de survivant. Il trouve une forme de paix lorsqu'il fond une partie de son caractère dans l'enfilade des jours identiques de l'hôpital et dans l'indifférence salvatrice de la médecine chirurgicale dont il est devenu un témoin immédiat. « *Ce n'est que par le quotidien hospitalier, écrit-il, que j'ai pu apprivoiser ce qui avait eu lieu* ». Comme c'est souvent le cas dans les récits de convalescents, les visages du corps soignant composent pour l'auteur une galerie rassurante et quelque peu excentrique, à commencer par celui de la chirurgienne maxillo-faciale Chloé, envers qui Lançon développe un attachement à la limite du convenable. Mais c'est que sa situation – un blessé de guerre en temps de paix, en plein Paris – a peu d'équivalents. Il retourne un nombre quasi ridicule de fois au bloc opératoire, et chacun sait qu'il est, avec les deux policiers montant la garde 24 heures sur 24 à la porte de sa chambre, un blessé sinon politique, à tout le moins hautement médiatique. Le portrait assez délicieux que Lançon fait du caractère rugueux et sans apprêt de sa chirurgienne, être hors norme mu par un perfectionnisme médical aussi puissant que sont faibles ses efforts pour se faire apprécier des autres, est à ranger auprès d'une poignée d'autres médecins littéraires inoubliables – chez Maylis de Kérangal encore récemment, par exemple – dont l'être perpétuellement tendu vers la résolution du défi technique posé par un corps ne semble pas prêt à céder un millimètre de terrain à la sentimentalité. « *Pour les chirurgiens, ce qui ne relève pas de la survie ou de la nécessité appartient au confort. C'est le mot qu'ils emploient. [...] Ils m'obligent un peu plus encore à penser mon corps autrement, selon les formes éclatées d'un Arlequin de Picasso.* »

NOUS N'EN SOMMES PAS SORTIS

C'est cet éclatement attentif et inquisiteur, plus mental que corporel, qui remplace la colère chez Lançon. Prenant le relai des déchirements brefs de l'attentat décrits au début, il donne son rythme de croisière au *Lambeau* et révèle l'ébauche de sagesse esthétisante ou de philosophie littéraire – c'est la même chose – en sommeil au cœur de son témoignage. « *Ne pas faire à l'horreur vécue l'hommage d'une colère ou d'une mélancolie que j'avais si volontiers exprimée en des jours moins difficiles, désormais révolus. Je me trouvais dans une situation où le dandysme devenait une vertu* ». À qui s'étonnerait de voir

louer ainsi le dandysme chez une victime d'attentat terroriste, on rappellera avec Lançon que la plupart des écrivains reconnus comme dandys ont eux aussi souffert passablement, entre les quatre murs d'une chambre, dans l'épreuve d'existences à peu près toutes broyées à court terme par la maladie. Ainsi de Marcel Proust, que Lançon connaît sur le bout des doigts et auquel il se réfère à plusieurs reprises quand il essaie de superposer les mondes disparates de sa mémoire, que le traumatisme de l'attentat a fait se lever tous ensemble, en pagaille, dans sa conscience. « *À partir du 7 janvier, tous les mondes dans lesquels j'avais vécu, toutes les personnes que j'avais aimées se mirent à cohabiter en moi sans préséance ni bienséance, avec une intensité folle, proportionnelle à la sensation qui dominait : j'allais les perdre, je les avais déjà perdus* ». Lançon échoue et s'épuise à cette tâche. Mais il en retire néanmoins les traits forts d'une réflexion que lui seul sans doute, et littéralement à son corps défendant, pouvait mener dans la France d'aujourd'hui.

Le lambeau n'a pas de fin à proprement parler. Peut-être Lançon a-t-il envisagé son témoignage comme une écorchure métaphorique suspendue au visage hagard du temps présent? Une chose est certaine, c'est qu'il ne cherche aucun fin mot à l'affaire. De l'attentat – de tous les attentats – il dira une dernière fois que « *l'événement brutal est obscur et infini. Il n'a pas de limites* ». C'est là la parole du survivant de deux mondes : celui de la violence stupide et aveugle et celui de la chirurgie de pointe qui en répare les conséquences. Deux mondes qui sont aussi deux expériences du temps dont la littérature, on l'a dit, est à peu près incapable de restituer la texture et le registre. L'autre grand livre européen qui accompagne le séjour médical de Lançon est *La montagne magique* de Thomas Mann. Son héros, Hans Castorp, cesse d'exister dès lors qu'il quitte le sanatorium suisse dans le séjour duquel il a entr'aperçu en discours ou en songe la quasi-totalité de l'expérience humaine de son temps. Castorp est déchiqueté sur un champ de bataille de la Première Guerre, et Mann expédie cela en deux lignes sur la dernière page de son chef-d'œuvre. *Le lambeau* y fait écho, mais à l'inverse. Philippe Lançon est le héros mis en charpie au milieu d'un monde incompréhensible, et qui entre par la suite dans une nouvelle existence d'hospitalisations contemplatives et sans fin véritable. J'ai dit que le livre contournait la réflexion politique, mais ce n'est pas entièrement juste. Il l'affronte en profondeur. La grande majorité d'entre nous a vu en boucle les images d'informations suivant le massacre terroriste de *Charlie Hebdo*, ces images qui n'étaient pas les premières et qui étaient malheureusement loin d'être les dernières. Elles appartiennent désormais à nos vies. Ces vies que, à ce titre, nous menons toujours avec Philippe Lançon dans un purgatoire politique qui ne lui appartient pas plus qu'à nous, pour lequel il n'y a guère de mesure, et encore moins de nom.